

j'aurais pu le voir avant vous ; je ne l'ai pas voulu. Il va venir, vous allez vous entendre ; et voyez jusqu'où le roi d'Espagne consent à s'abdicquer lui-même, — vous serez son juge et le mien ! — Avez-vous apporté votre masque ?

— Oui, sire.

— Mettez-le ; c'est cela. Maintenant tenez-vous là, debout, près de cette table et ne vous dévourez, que quand tout sera terminé et que je vous aurai laissé seul avec lui. N'oubliez pas aussi, lorsqu'il vous aura quitté, de venir me retrouver pour me rendre compte de vos intentions à son égard.

Puis, ayant rappeler l'huisser, le roi continua à voix haute :

— Faites entrer don Diégo de Soria.

Don Diégo parut. Il portait un costume de ville éblouissant, et rien dans son attitude, ni dans l'expression de ses traits ne révélait cette satisfaction naïve du prisonnier dont on vient de briser la chaîne. Il avait aux lèvres ce sourire calme et insignifiant qui est de mise obligée chez les hommes de cour. Il ne vit d'abord que le roi et s'approcha de lui en se disposant à lui baisser la main.

Mais la main de Philippe III se retira vivement.

— Don Diégo leva les yeux, et ayant aperçu Juan de Valdesillas, il sentit une sueur froide lui monter au front. Alors on eût dit que l'œil scrutateur du vieillard portait l'épouvante jusqu'au fond du cœur de Diégo, et que seul il y pouvait lire tout ce qui s'y cachait de pensées criminelles et d'instincts honteux. Puis, il regarda Philippe. Ce n'était plus ce prince au front bienveillant, à l'accueil plein de bonté, devant lequel il n'avait qu'à se montrer pour en obtenir un mot affectueux, un sourire d'intelligence. La physionomie de Philippe III était nuancée d'ombres sinistres, et une agitation intérieure semblait imprimer à ses lèvres un imperceptible tremblement. Alors, comme il jetait un regard à l'homme masqué, le roi devinait sa surprise lui dit :

— Ne vous étonnez point, Diégo, de la présence de ce seigneur. Il sera le témoin de notre entrevue et nous ne devons avoir rien de caché pour lui.

— Je suis à vos ordres, sire, répondit Diégo que son assurance abandonnait peu à peu.

— Alors, répondez à mes questions, dit le roi. Vous avez été l'ami de don Roderic Calderone, comte d'Oliva ? A quel motif avez-vous attribué sa disgrâce ?

— Aux intrigues de ses ennemis qui sont aussi les vôtres.

— Que dites-vous de sa condamnation ?

— Je dis qu'elle a été arrachée à ses juges par ceux de vos conseillers qui étaient intéressés à sa perte.

— Et vous considérez sa mort ?

— Comme une atteinte portée à vos droits, sire ; car nul en Espagne ne peut ignorer la haute faveur dont vous aviez daigné le juger digne.

— Ainsi, vous me croyez étranger à l'arrêt qui le frappe ?

— Oui, sire.

— C'est une erreur, don Diégo ; car c'est à moi seul, à moi, le roi, que don Roderic doit cette disgrâce, sa condamnation, sa mort.

— Je ne vous comprends pas sire :

— Oui... oui... cela vous étonne... Et que diriez-

vous donc si je vous rappelais que vous êtes son complice, si d'un mot je vous livrais aux mêmes juges qui l'ont condamné !

— Je me jetterais à vos pieds, sire, et quand je vous aurais rappelé à mon tour mes longs services, mon dévouement absolu, mon obéissance aveugle, vous n'auriez pas le courage de perdre le plus fidèle et le plus soumis de vos esclaves !

— Vous vous trompez, s'écria le roi, dont le front parut en ce moment illuminé d'un rayon céleste ; vous vous trompez ! car c'est ce dévouement absolu, cette obéissance aveugle que je punis surtout dans le comte d'Oliva. Ah ! vous croyez que c'est se dévouer au roi que de fermer autour de lui toutes les voies de la vérité ! vous croyez que c'est se dévouer que de mettre des complaisances honteuses au service de caprices honteux ! Vous croyez avoir bien mérité du maître, parce que vous avez inventé je ne sais quelle servitude dégradante au profit de je ne sais quel despotisme sans frein ! Non ! non ! il n'en pouvait être ainsi longtemps... La royauté sommeillait, señor, et ce sommeil était votre bouclier le plus sûr ! Mais un outrage salutaire est venu fort à propos lui montrer sa honte et la rappeler au sentiment de sa dignité ! Flatteurs, c'est vous qui encouragez le vice ! courtisans, c'est vous qui inspirez le crime ! esclaves, c'est vous qui faites la tyrannie !!! c'est vous tous qui, depuis la mort de Marguerite d'Autriche, m'avez désappris à régner, m'avez plongé dans une léthargie profonde et avez fait de moi la risée de l'Europe entière ! Et sans nous occuper ici du duc de Lerme qui m'a si longtemps dépouillé de ma couronne, de don Roderic qui, dans un instant, va payer de sa vie temporelle des crimes inconnus que je paierai, moi, du salut de mon âme, parlons de vous, Diégo, qui avez soufflé dans mon cœur les feux d'une passion dévorante et qui, après m'avoir conduit de la convoitise au délire, de l'omour à la folie, m'avez offert d'épouser la femme que j'aimais pour me la livrer, le même jour de votre union, pure et sans défiance, pour la jeter, vous, Diégo de Soria, son mari, dans les bras de Philippe III, son amant !

— Sire, souffrez...

— Pas un mot ! pas un mot ! Qui donc m'a dit qu'il n'y avait pas d'honneur de femme qui tût contre le prestige d'un diadème ! Est-ce que ce n'est pas vous, Diégo ? Qui donc n'a cessé d'attacher ma pensée au souvenir de Fernande, d'attirer mes regards vers le château d'Ovédia, n'est-ce pas vous encore ? Et quand je regardais ce simulacre d'union comme une impénétrable, comme un sacrilège, qui donc s'est efforcé de lever mes scrupules, en me disant que le pouvoir du prêtre est sans bornes et qu'il n'est pas de crimes que son absolution ne puisse effacer ? N'est-ce pas toujours vous, Diégo ?

— Sire... votre volonté...

(A Continuer.)

